

Paul Cernat

LE REGARD DE LA DEMOISELLE SUR LA PHOTOGRAPHIE

Sur Doina Ioanid, *Duduca de marțipan*, Editura Univers, Bucarest, 2000. Publié en français sous le titre *La demoiselle de massepain*, traduit et préfacé par Jan H. Mysjkin, éditions L'Atelier de l'agneau, Saint-Quentin-de-Caplong, 2013.

Un premier volume, tranchant et élégant, un titre qui suggère avec grâce le kitsch de la Belle Époque: *La demoiselle de massepain*. Il faut préciser qu'il s'agit d'un début en son propre nom, puisque l'auteure, membre fondateur du cercle littéraire « Litere » de la Faculté des Lettres à Bucarest (dirigé par Mircea Cărtărescu), à l'époque assistante de littérature française à l'Université Transilvania de Braşov, avait déjà publié dans deux volumes collectifs : *Ferestre '98* (Fenêtres '98) et l'expérimental *40238 Teşcani*.

Doina Ioanid appartient non seulement par son âge, mais aussi par sa sensibilité, par son « timbre » – sans parler de la solidarité de groupe – à la « direction » représentée par les poètes de l'anthologie *Tablou de familie* (Tableau de famille, 1995) : Svetlana Cârsteian, T.O. Bobe, Mihai Ignat. On a pu dire de ces auteurs qu'ils pratiquent une poétique « minimaliste » ou plutôt « minimale ». C'est exact. L'explication de cette option artistique vient aussi d'un déterminisme biographique, pour ainsi dire. Tous, nés autour de 1968, appartiennent à la génération des « décrets » ; ils ont fait le lycée dans une période grise, étouffante et vieillotte ; ils ont retardé leur entrée à l'université pour après la chute du communisme en décembre 1989 et, jusqu'à ce moment, se sont fait un « background » culturel solide ; ils

ont su dès le début ce qu'ils voulaient de la littérature... Leur esthétique représente une réaction aux vulgarités et poncifs triomphalistes qui ont traumatisé leur enfance et leur adolescence. Et l'âge de l'innocence vécu sous la cloche de verre du régime national-communiste est « récupéré » d'une manière gentiment ironique, refusant l'emphase des « grands thèmes ». Et puis, ce ne sont pas l'oppression politique et le quotidien sordide et misérable qui les intéressent, mais le petit univers de la vie domestique ou scolaire (« petit bourgeoisie » !), vu à travers l'œil naïf des enfants ou des vieillards, l'obéissance (imposée), le charme discret et nostalgique des objets décoratifs et minuscules, de l'infime, le sens de « l'insignifiant » (livres d'images, jouets, objets artisanaux, films anciens, albums de photos de famille, textes de chansons populaires, magazines pour pionniers) – « le naturel d'hier », une sorte de néo-intimisme postmoderne, une « bibliothèque rose » à l'envers, traité à la Flaubert, avec rigueur et virtuosité stylistique. Il semble que de ces souvenirs sous la « cloche de verre » du triomphalisme généralisé, il n'y ait que les détails kitch de l'univers domestique qui méritent d'être sauvés.

De cette écriture qui valorise ce monde de simulacres se dégage un charme nostalgique, apaisant et gracieux, d'une part décadent, d'autre part surréaliste dans le sens de « l'irréalité immédiate » (d'après Max Blecher), que nous retrouvons, sous une forme ou une autre, chez Cristian Popescu et T.O. Bobe, Simona Popescu, Svetlana Cârstea et Doina Ioanid. En fait, Doina Ioanid a commencé, dès 1994, à publier des échantillons du présent volume dans *Litere Nouă*, ensuite dans *Cuvîntul*, *Luceafărul*, *România literară*, *Interval*, *Vatra*, *Erata* et *Contrafort*, ainsi que dans l'ensemble « Miniatures » qui clôt l'anthologie *Ferestre '98*.

Dès le début, elle a choisi la formule concise du poème sériel en prose et il est fort probable qu'elle continuera à écrire ainsi : des

fragments d'un texte commun, des arrêts sur image d'un même film réel-imaginaire de la mémoire. Sur la page, les échantillons (notations biographiques, réalistes, aux anamorphoses fantastiques et évasions momentanées dans la rêverie ou l'hallucination, écrites sur un ton blanc, sec ou « naïf », d'une composition scolaire, avec des phrases économiques, froides, précises) ressemblent à des « peintures », des « cadres » ou des « tapisseries », des diapos ou des photos anciens, voilés dans un album de famille. Il n'y a pas de titres. Les textes sont « anonymes », numérotés avec des chiffres romains, comme un puzzle interchangeable. Une « histoire sans fin » avec des personnages sages et étranges: la sœur Mary, Mădălina, Lilica, une femme, un oiseau égaré dans une vieille boutique, un chien, un mort, des hommes au bistrot dans un faubourg poussiéreux... Des flashes, de menus détails, des effets de perspective, des décors désolants, aux imperceptibles infusions de mélancolie crépusculaire, comme dans la peinture de Chirico :

Le chemin entre les immeubles, par des rues étroites... Je cours sous le pont : le roulement du train. Au-delà de la guérite, apparaît la maison de ma tante. Le silence se fait incroyablement vite.

Les temps verbaux changent pratiquement d'un épisode à l'autre, tout comme la perspective narrative. Le temps ne compte plus : toujours la même monotonie domestique, le même film de la mémoire transcrit avec une acuité anxieuse, avec la peur que le monde et son propre moi, combinés par images superposées, viennent à s'écrouler. Regardés avec insistance, avec une « sensibilité hypertrophique » (selon la formule de Mircea Martin, initiateur et directeur de la collection Prima Verba, dans laquelle le volume est publié) les détails réels

débouchent dans l’imaginaire, deviennent flottants comme les rêves d’enfant, les objets retrouvent un instant une âme cachée, le monde apparaît comme vu à travers un miroir magique :

Je bois du thé avec du rhum et lis un livre que j’ai déjà lu tant de fois. De temps en temps, je lève les yeux et je te cherche dans la tache d’humidité sur le plafond. De là surgissent des visages que je n’ai pas sollicités. Exfoliation ininterrompue. Je recherche longtemps ton visage – comme un magicien paniqué – et quand je tombe sur lui, je pousse un soupir de soulagement. Maintenant, la soirée peut commencer.

Si le regard « tactile », ou sa qualité, transforme les notations de Doina Ioanid en véritable poésie, il est tout aussi vrai que sa poésie exige du lecteur un regard de la même qualité et intensité pour capter la vie. Le risque assumé de cette formule est la monotonie, la répétitivité, une certaine rigidité constitutive, fortement intériorisée. Une poésie égale à elle-même, qu’on accepte intégralement ou bien abandonne après les premiers mètres de la pellicule. Sentant le danger, l’auteur procède intelligemment par des doses homéopathiques, des textes courts pour ses épisodes : quelques lignes, pas moins de cinq, pas plus de vingt. La discrétion dénuée de tout pathos dans le ton (dissimulation féminine ?), au son pur et obsédant de boîte à musique. Doina Ioanid possède une sensibilité fin de siècle et le charme (postmoderne) de sa poésie, sa beauté réside avant tout dans la spectralisation de la désuétude, des décors, des espaces de l’absence, dans le mélange de la corporalité et de l’artifice, dans la limpidité trompeuse. Comme dans la réalité virtuelle du beau poème-souvenir qui suit, avec sa patine « d’entre-deux-guerres », où la vie se dissout dans la mort, en prenant l’aspect d’une fiction et de clichés photographiques :

Depuis longtemps, les choses ont perdu leur contour. Le chemin jusqu'au lavabo et retour – le temps des projections. Tu te tiens entre les coussins comme une poupée de cannelle. Le regard pelucheux de la demoiselle sur la photo s'adresse à toi. Oui, tu te souviens du photographe impressionné par ta beauté. Tu avais alors vingt-deux ans. Les histoires sur Bucarest, sur les deux guerres – pendant que ta nièce, âgée elle aussi, te coupe les ongles. Tu rêves de la véranda au milieu de la plaine, où tu attendais ton homme. Tu regardes la carte de visite fixée dans le cadre du miroir : le visage illuminé par un sourire. Mais le corps continue à rapetisser, et bientôt il ne restera que tes histoires et la tête de kaolin de la demoiselle sur la photographie.

Le texte, publié dans *l'Observator Cultural*, n°17, juin 2000, a été légèrement remanié en accord avec l'auteur en vue du lecteur français. Traduit du roumain par Micha J. Knijn.